

vous faites un bel usage de certains vocables d'une rusticité puissante, qu'il est bon de remettre en honneur. »

En 1878 enfin, il réunit sous ce titre : *Coueurs de grands chemins et batteurs de pavés* une série de figures nomades, à empreinte de médaille, dans le module du *Gaspard de la nuit*, de Louis Bertrand. On a évoqué, pour une sur-tout, pleine de sève, *Faradja*, histoire de tziganes, le souvenir de Paul de Saint-Victor. C'est bien plutôt de Liszt qu'il fallait parler. Ses *Bohémiens*, si étranges, semblent pères des saltimbanques de Fourès. Nous les croyons supérieurs; l'archaïsme et le néologisme y sont moins audacieux. Ici que trouvons-nous? De l'intention (et de la prétention) plutôt qu'une vraie valeur définitive. C'est grand dommage, car on y sent une originalité très réelle sous une rare exubérance. Ces défauts et ces qualités de l'œuvre française de Fourès sont évidemment plus palpables dans la prose que dans les vers. Il semble s'épurer, dans la langue des dieux. Une de ses dernières poésies, *la Forêt*, en est l'éclatante preuve. Mais j'avoue, pour mon compte, préférer encore aux poésies françaises de Fourès, même des mieux frappées, ses poésies languedociennes, qui, sans avoir leur défauts d'archaïsme, ont du moins toutes leurs qualités.

On sait qu'il prépare deux volumes : *les Grilhs* et *les Chants du soleil*. Qu'on nous les laisse déflorer; ces plantes-là poussent vite leurs fleurs. Et d'abord rendons grâce au dieu de la jeunesse. Il nous vaut ici deux chefs-d'œuvre : *lou Garrabié* (l'Eglantier), page d'amour charmante, ressouvenir mélancolique embaumé de printemps, et ce sonnet *la Bago d'ai*. Un docte allemand nous dirait que Fourès a su y combiner les deux qualités maîtresses de son esprit : l'humour lyrique de Henry Heine et l'humour artistique de Soulayr. Ce n'est pas à dire qu'il soit un humoriste; loin de là. Mais il laisse voir quelquefois les palpitations du lyrisme sous un vers toujours ciselé. Écoutez cette plainte :

« Je donnai un petit anneau de verre, mince, luisant, bleu comme le ciel, à la petite amie que j'aime encore, qui de fougueux m'a fait agneau.

« Ah! d'un trait je voudrais le boire, dit-elle en admirant l'anneau; mon amour, va, n'en doute pas, vivra dans mon cœur tant que lui. » A son petit doigt fuselé, aussi charmant que sa joue lisse et fraîche, elle fit virer ma bague d'aïe, qui craqua, hélas! et, comme l'alouette s'enfuit ma petite amie, — elle m'a fendu le cœur pour jamais. »

C'est l'éternelle et malheureuse histoire; car la femme, comme disait hier M. Blaze de Bury dans une admirable étude sur le poète Arvers, est « l'être essentiellement réfractaire aux choses de la poésie quand son amour-propre n'y est point intéressé, et qui ne comprend vos vers et vos hommages que le jour où votre gloire les lui renvoie et que vous avez fait d'elle une Elvire »¹.

La série des *patriotiques* (on nous laissera dire ainsi) découvre une note vibrante chez Auguste Fourès. Il chante le Languedoc, ses malheurs et sa grandeur passée, et, tout au fond, sur le ciel, se découpe la brune silhouette des murs de Castelnaudary ou des remparts de Carcassonne. Ce patriote farouche semble porter le deuil des Albigeois, martyrs de la croisade. Il a une ode fort belle *A-n-uno espaso* que Napoléon Peyrat juge ainsi : « Un laboureur a détérré l'épée de Montfort, le poète apostrophe le glaive maudit; et pendant son objurgation, le fer souillé de sang et de pleurs tombe en poudre et rentre comme un dragon dans

¹ *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1883.